



## La Géographie et les trois "logiques"

Alain Le Griel

### ► To cite this version:

Alain Le Griel. La Géographie et les trois "logiques". L'idéal et le matériel en géographie, May 2002, France. p. 273-275. hal-00913663

**HAL Id: hal-00913663**

**<https://hal.science/hal-00913663>**

Submitted on 4 Dec 2013

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## La Géographie et les trois “logiques”

Alain LE GRIEL – Université Lumière Lyon 2

UMR 5600 du CNRS

L’Idée et la Matière, des antonymes remarquables, ont été retenus cette année pour être au cœur de nos débats. Tout semble séparer, voire opposer les deux termes ; pourtant le souhait de cette communication est d’insister sur les rapports étroits qui les unissent à travers un élément clé dont il ne saurait être possible de faire l’impasse. L’un et l’autre ont été associés, dans l’Histoire du Monde, par la Vie. Ce n’est qu’autour de la logique de la vie que les domaines idéal et matériel organisent eux-mêmes leurs propres “ordres”.

Le but de cette brève réflexion est de tenter de montrer qu’il n’y a en aucune manière contradiction entre les démarches géographiques qui explorent ces différents champs mais bien totale complémentarité. Il m’apparaît surtout que les géographes n’ont pas été tout à fait “libres” de la direction donnée à leurs recherches dans la mesure où leurs “mobiles” se sont inscrits au sein d’une hiérarchie strictement contrôlée par le cadre spatio-temporel. Les interrelations objet-sujet ou, si l’on préfère, le rapport de l’homme à son environnement, me paraissent, en effet, avoir été rythmées par de grandes ruptures qui correspondent à l’irruption successive dans la préoccupation des sociétés, et par là dans leurs pratiques, des trois logiques qui ont fait de la Terre ce qu’elle est aujourd’hui : celle qui préside aux organisations matérielles, celle qui régit la vie, enfin celle qui construit l’idée. C’est ce dernier point qui guidera mon développement : l’Homme est d’abord un être vivant soumis à la nécessité d’utiliser des objets pour assurer son existence. Il ne peut situer son action en regard des autres hommes -des sujets- que dans un second temps. Enfin, il doit avoir dépassé le stade de l’action pour amorcer celui de la réflexion : il ne peut espérer aborder les rapports objet-sujet et la dialectique matière-vie-idée qu’à cette condition...

### **La géographie n’aurait-elle pas d’abord effectivement servi à “faire des affaires” ?**

Le lecteur me pardonnera des titres “provocateurs” pour axer son jugement sur le fond de mes propos. Il me faut, pour commencer, éviter un piège : le classement suggéré ne suppose pas le monolithisme de la pensée des géographes, encore moins l’homogénéité des multiples écoles géographiques qui se sont succédé entre la préhistoire et le milieu du 19<sup>ème</sup> siècle. Je demeure certain que tout a alors été plus ou moins présenté, plus ou moins affirmé dans les multiples tentatives réalisées ; bref que l’ensemble des grands courants de la géographie contemporaine ont eu alors des précurseurs. Mon point de vue souhaite simplement souligner que le besoin d’analyser l’espace, d’observer les lieux a d’abord eu un souci d’action pratique et, qu’en conséquence, les objets recensés ont tous relevé du concret ; ils appartiennent alors exclusivement au monde matériel. Un parallèle évident doit être mené entre les diverses étapes de la découverte et de la colonisation de l’œkoumène par les “tribus”, les “cités” puis les “nations” d’une part, celle de l’exploration de l’étendue par l’individu nouveau-né, enfant enfin adolescent d’autre part. La primauté de l’espace sensoriel et de la mémoire pour la première phase, la découverte de l’espace topologique et des hiérarchies spatiales pour la seconde, l’irruption de la métrique et de la géométrie dans la dernière constituent un pont évident entre les rythmes de développement personnel et collectif. Ils plaident en faveur de l’existence d’une logique spatio-temporelle commune.

En définitive, l’Homme dans son activité de géographe commence par se préoccuper de l’extérieur, de ce qui lui est à la fois le plus étranger, le plus indispensable (puisque, en tant qu’être inscrit dans l’espace, il forme comme tous ses semblables un système ouvert

procédant à des échanges continus avec l'extérieur)... et aussi, paradoxalement, le plus facile à observer.

Ainsi, la géographie reste, jusqu'à son entrée dans le monde universitaire, au 19<sup>ème</sup> siècle, une discipline essentiellement technique qui s'interroge sur les structures du Globe dans le but d'en cartographier la surface. Elle est une description de l'espace où s'installe peu à peu la race humaine et elle se préoccupe d'abord de trouver des repères pour faciliter toutes les formes d'actions entreprises par les individus ou les groupes.

Il est facile de concevoir les liens étroits qui se sont noués alors entre les différentes sciences d'observation. Au Siècle des Lumières, l'explorateur est aussi bien géographe que naturaliste. En fait, leurs travaux respectifs se confondent à cette époque : il s'agit essentiellement de recenser les populations minérales, animales ou humaines en association avec la cartographie et, lorsque la chorologie amorce sa réflexion pour identifier les grands principes de répartition planétaire, la zonalité et l'azonalité, c'est en toute logique qu'elle est essentiellement œuvre de géographe. Il faudrait avoir l'esprit étroit ou commettre un grave anachronisme de jugement pour s'étonner des explications déterministes proposées pour comprendre la distribution des hommes : à petite échelle, elle est conditionnée par les conditions matérielles et l'équilibre qui s'établit entre le milieu d'accueil et les techniques en usage.

### **La géographie n'aurait-elle pas ensuite servi à "faire la guerre" ?**

On pourrait s'étonner légitimement de la séparation que le titre précédent suppose entre une ère pacifique de la géographie par opposition à un épisode "guerrier". En se référant au début du précédent paragraphe, le lecteur pourra, s'il le souhaite, aisément me comprendre... Dès l'époque des "cités", à plus forte raison avec le début de la constitution des "nations", la géographie sert à établir le pouvoir. Toutes les organisations administratives reposent sur une connaissance des lieux et la notion même d'"Etat" n'est pas imaginable sans une parfaite mise au point du concept de "territoire". Le problème est cependant, là encore, de ne pas faire d'anachronisme de jugement : au moment de la Grande Révolution, il y a sans doute plus de points communs entre les paysans ou les bourgeois de toute l'Europe qu'entre Tiers Etat, Clergé et Noblesse de France. C'est le 19<sup>ème</sup> siècle et l'homogénéisation culturelle permise par l'éducation, surtout l'enseignement de l'Histoire et de la Géographie, qui "soudent" les populations nationales et préparent les guerres mondiales. Il est nécessaire de bien cerner l'ampleur et les causes de la transformation du métier de géographe pendant une période qui s'étend entre les milieux des 19 et 20<sup>ème</sup> siècles. Les géographes allemands, plus ou moins rapidement suivis par leurs homologues étrangers, inventent la géographie humaine et recentrent peu à peu le discours de l'étendue concrète, dans ses aspects matériels, aux sociétés, dans leurs épaisseurs historiques et culturelles.

Il est important de comprendre les modalités d'une évolution qui me semble tout entière à nouveau s'expliquer par l'action... La croissance démographique et économique des sociétés européennes a été accompagnée par une double prise de conscience : la nécessité de disposer d'une place suffisante et la crainte d'être étouffé par le développement de voisins devenus des concurrents. La lutte pour l'espace gagne les masses populaires lors du "Printemps des peuples" et l'Impérialisme, né dans l'Antiquité, régénéré à l'Epoque Moderne, prend les caractères particuliers qu'on lui connaît à partir de 1850, avec l'apparition du Libéralisme. Le mouvement entraîne dorénavant au-delà des responsables politiques des grandes nations (ainsi que ce fut le cas à l'Epoque Moderne) la plupart des acteurs économiques : la Mondialisation est alors en marche. Les élites intellectuelles, philosophes en tête, rectifient leur façon de penser en fonction de ce grand bouillonnement "vital" ; les sciences sociales apparaissent et les bases de l'explication des phénomènes changent. Désormais, on essaye de décrire la construction et le fonctionnement de territoires. Bien sûr, le géographe n'oublie pas du jour au lendemain le déterminisme matériel ; il lui ajoute cependant toutes les interactions associées

au poids de l'Histoire, il s'intéresse aux jeux complexes qui produisent l'espace collectif. En d'autres termes, il renonce à une explication linéaire axée sur des lois simples pour amorcer un tournant systémique qui n'aurait pu être négocié, sur le plan épistémologique, sans l'apport préliminaire, sans doute décisif, de la dialectique hégélienne. Celle-ci affirme en effet qu'il existe un troisième terme entre la vérité et l'erreur.

### **La géographie ne devrait-elle pas enfin surtout servir à mieux nous connaître ?**

Une troisième étape me paraît avoir été toute entière initiée par la rupture qui s'est affirmée peu à peu, au cours du 20<sup>ème</sup> siècle, dans les modes de réflexion des innovateurs. Si les sciences restent alors en grande partie tournées vers l'action, avec d'impressionnantes avancées dans le domaine de la technique, une révolution copernicienne se produit, dès le début du siècle, avec la philosophie phénoménologique : l'attention du penseur quitte l'Objet pour se retourner vers le Sujet et le mouvement "critique", amorcé par KANT dès le 18<sup>ème</sup> siècle, prend, après la seconde guerre mondiale une nouvelle dimension. Le particulier émerge avec force du collectif, le « Moi » devient thème central de recherche et les intellectuels français, pour s'en tenir à eux, de LACAN à DERRIDA en passant par GIRARD, donnent à l'entreprise une portée décisive : la pensée contemporaine ouvre l'Ere PostModerne. De prime abord la géographie semble indépendante du processus et, pourtant, elle se trouve directement impliquée : en s'intéressant à l'importance du microcosme en regard des phénomènes de taille moyenne ou vaste, seuls étudiés auparavant, la prise en considération du sujet crée l'obligation à notre discipline de désormais « caler » sa démarche sur les jeux d'échelle. Le changement est complet : l'examen des rapports dialogiques entre l'intérieur unique et l'extérieur multiple, entre système individuel et structures collectives, entre particularisme et conformité place le géographe dans une situation originale : identifier, décrire, mesurer, cartographier des données abstraites. Il doit montrer comment le fonctionnement de l'esprit possède ses propres dimensions spatiales. Il quitte ainsi les repères matériels, auxquels des siècles de pratique l'ont habitué, afin d'explorer les abîmes de la conscience.

Il n'est pas indifférent au « spécialiste » de géographie physique que je suis de constater que le champ de notre réflexion s'est ouvert presque en même temps sur les arcanes de l'esprit et sur les enveloppes les plus profondes du Globe terrestre : autrement dit les mondes lointains livrent en dernier leurs organisations. N'en déplaise à ceux d'entre nous qui oublient l'ancien pour le neuf : la géographie ne doit pas procéder par élimination mais par intégration. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut espérer dépasser le terrain de la connaissance pour atteindre celui de la compréhension, quitter le statut de simple discipline d'éveil pour devenir une des clés de la formation du citoyen.

En conclusion, la discipline géographique constitue un simple reflet des équilibres du monde dans lequel vit le chercheur. Son histoire montre l'évolution de ces équilibres. Tenu à l'action concrète hier, le géographe dispose aujourd'hui d'un peu plus de recul pour approfondir sa réflexion et s'interroger sur le complexe caché... c'est-à-dire sur lui-même en tant que sujet actif et, éventuellement, "pensant".